

Jean-Michel Benayoun et Elisabeth Navarro (éds.)

Interprétation et médiation

volume 1

Deux objets pour un concept pluriel



Michel Houdiard Éditeur

Couverture :
Illustration : *Malintzin, l'interprète, s'adresse aux mexicains.*
Codex de Florence

Maquette : Arnaud Bretzner

© MICHEL HOUDIARD ÉDITEUR, 2014
11, rue Monticelli, 75014 Paris
1^{re} édition
ISBN 978-2-35692-125-3

AUX SEUILS DE LA TRADUCTION ET DE L'INTERPRÉTATION EN MILIEU SOCIAL

José Yuste Frías

Groupe de recherche T&P Université de Vigo

Cette publication tend à aller à contre-courant des idées reçues sur la place, la représentation et le rôle de l'interprète professionnel lorsqu'il réalise sa tâche en médiation sociale. C'est à l'aide de la notion de paratraduction que, sur les seuils du traduire, je voudrais instaurer en Traduction et Interprétation en Milieu Social (TIMS) une nouvelle perspective qui invite à considérer la pensée du seuil comme essentielle pour comprendre le *traduire* de l'interprète au quotidien, car, contrairement à la conception régnante, la traduction n'est pas que passage. Interpréter pour traduire c'est, tout d'abord, une expérience du seuil entre langues/cultures, puis une expérience des multiples passages d'une langue/culture à une autre langue/culture. Il ne peut y avoir de passage sans seuil. Le seuil étant par définition ce qui relie et sépare; le traducteur-interprète en est le modèle vivant. La pratique professionnelle de la TIMS, étant toujours là pour rendre compte de l'altérité en termes d'identité. Elle se trouve renforcée de cette ouverture à la pensée du seuil car elle rend possible la disponibilité à l'acceptation des changements dont a besoin tout processus de médiation.

LA TIMS ET LA MÉDIATION: ÊTRE AU MILIEU OBLIGE À CRÉER DES LIENS

Le terme *médiation* est-il pertinent pour désigner le quotidien de l'activité du professionnel de la Traduction et l'Interprétation en Milieu Social (dorénavant la TIMS)? C'est la question qu'il faut se poser quand on veut commencer à décrire la pratique professionnelle de la TIMS, ne serait-ce que sommairement, pour en montrer les limites face à d'autres professions telles que celles de *médiateur*, *travailleur bilingue* ou *informateur culturel*¹. Rappelons que l'origine étymologique du mot « *médiation* » renvoie aux mots latins suivants :

- *medium*, -*ii* = le milieu, le centre, l'espace et l'état accessible à tous.
- *médius*, -*a*, *um* = qui se trouve au milieu, au centre, qui participe de

deux choses contraires, médiateur (*paci* pour la paix).

- *mediator* = l'intercesseur, le médiateur.

Si dès ses premières attestations au début du XIV^e s. le mot *médiatour* porte déjà une référence spatiale très déterminée (c'était « celui qui s'entremet pour créer un accord »), c'est bien parce que dans le mot du bas latin *mediare* (qui a donné en espagnol le verbe *mediar* utilisé pour désigner l'action de la médiation) on trouve exclusivement des références spatiales : « partager par le milieu », « être placé au milieu », « se trouver entre », « intervenir », « s'interposer ». Quand le médiateur intervient, il se situe littéralement « au milieu » de deux personnes. Or, être au milieu oblige toujours à créer des liens pour mieux « comprendre » (*cum prendere* « prendre avec »... « prendre et rapprocher ») et faciliter la rencontre de deux mondes : celui du migrant allophone et celui de l'intervenant-fournisseur du service public du pays d'accueil.

Si le but primordial de toute médiation est de créer des liens, il est indéniable que le meilleur des médiateurs ne peut pas établir de liens entre des individus parlant des langues différentes et issus de cultures différentes sans avoir recours à un interprète. C'est la présence physique de l'interprète-médiateur qui suscite chez les acteurs en milieu social une transformation de leur rapport à l'autre et la création de liens entre eux. L'effet *miroir* de la présence physique de l'interprète-médiateur expose les intervenants-fournisseurs de services publics à un *jugement* implicite sur la conduite de la communication, permettant ainsi une réflexion sur la propre pratique de communication mise en œuvre par les institutions publiques². Par conséquent, on pourrait affirmer que toute pratique de TIMS est toujours, dans un premier temps, *médiation de différences* et peut devenir, dans un deuxième temps, *médiation de différends*, lorsque l'interprète aide le médiateur à faire son travail en situation de *conflit*.

Le concept de médiation est aussi large que celui de la communication puisque dès qu'il y a communication possible et qu'une difficulté se présente, il y a potentiellement médiation, c'est-à-dire intervention possible d'un tiers facilitateur. Le premier sens qui vient à l'esprit est celui d'arbitrage, de conciliation, d'entremise, d'intervention, un ensemble d'actions destinées à mettre d'accord, à concilier ou à réconcilier des personnes, des partis. Lorsque la notion de conflit est présente, deux types de médiation se mettent en œuvre selon le temps d'intervention : avant même qu'un conflit ne puisse éclater, on trouve la médiation que Jean-François Six³, appelle *préventive* puis lorsqu'un conflit est déjà présent entre deux individus, on met en place la médiation *curative*. De prime abord, on pourrait affirmer que le mot *médiation* implique l'existence d'un conflit car on a tendance à présenter la médiation comme un mode de gestion de conflits qui se sont produits entre deux individus ou deux groupes d'individus.

De toute évidence, il est clair que résoudre un conflit est sans doute l'activité principale d'un médiateur, mais est-ce aussi celle de l'interprète ? En d'autres termes, faut-il vraiment attendre qu'il y ait un conflit pour traduire l'autre ? Pas du tout. L'exercice professionnel de la TIMS ne saurait être exclusivement identifiée ni à la négociation ni à la résolution de conflits. Elle peut être une ressource dans ces situations, mais c'est restreindre son champ d'application que de penser que c'est son seul domaine d'intervention. La TIMS vient en aide à la médiation lorsque celle-ci se réalise en dehors de tout conflit, dans le seul but de renforcer ou simplement d'établir des liens entre individus. Ainsi, on trouve la TIMS dans la *médiation créatrice* qui vise la création de liens entre individus et dans la *médiation rénovatrice* tendant à améliorer des liens qui sont devenus indifférents à cause de leur relâchement.

Sous cet angle exclusif de résolution et de prévention de conflits que je viens de décrire brièvement, l'interprète ne devrait jamais être totalement confondu avec un médiateur. Je crois qu'il y a des points communs et des différences entre le médiateur et le traducteur-interprète.

Des convergences... Ils donnent une réponse au même besoin social ; permettre ou faciliter la communication entre une minorité linguistique et l'administration. Les deux profils professionnels sont encore en voie de consolidation et souffrent d'une trop importante précarité dans leur situation professionnelle. Lors des interventions, ils appliquent tous deux leur propre code déontologique.

et des divergences...

a) Le *médiateur* intervient explicitement dans le processus communicatif ; il doit résoudre de possibles conflits ; il réalise des tâches informatives, d'accompagnement, de soutien administratif, etc. ; il préconise un rapprochement des parties.

b) Le *traducteur-interprète* doit faire preuve d'une neutralité permanente ; il doit avoir des compétences dans les deux langues et dans les deux cultures ; il n'est là ni pour prévenir ni pour résoudre les conflits mais pour aider à les prévenir et à les résoudre ; il ne s'occupe pas de réaliser des tâches informatives, d'accompagnement, de soutien administratif, etc.

Le rôle du professionnel de la TIMS serait d'aider à réduire les risques de conflit au cours des interventions, tout en marquant un certain rythme de la dynamique transculturelle établie entre l'immigrant allophone, l'intervenant et l'interprète. Or, le rythme du « dialogue à trois » est influencé par les représentations que chacun des acteurs a de

lui-même et de l'autre, mais surtout par les images qui circulent chez les trois lorsque l'on prononce le mot *médiation*.

Ici, la question se pose : comment est perçue dans l'imaginaire social, la tâche professionnelle de traduire l'autre quand un interprète aide à faire de la médiation ?

Comme nous venons de l'indiquer, l'interprète n'est pas professionnel de la santé, mais il aide à soigner ; il n'est pas juge, mais il aide à rendre la justice ; dans certains pays, il est également agent de mise à mort. La perception positive ou négative de son travail, de sa fonction et de son image publique dépend de la nature de son intervention.⁴

L'IMAGE DU PONT ET LA TRADUCTION CONÇUE COMME PASSAGE

Lorsque l'on essaie de définir la présence indéniable d'un interprète en médiation sociale, l'image du pont et l'idée du passage apparaissent presque toujours comme métaphores de la tâche de celui qui interprète et traduit l'autre pour représenter la rencontre entre deux langues et deux cultures. La fréquence de l'image du pont et l'insistance sur l'idée du passage dans les analyses traitant de la traduction et de l'interprétation révèlent une tendance propre au paysage idéologique des sociétés contemporaines qui ne cessent de privilégier un mode de vie où l'instant est roi. Vivre l'instant, stimuler et intensifier le bonheur momentané de l'éveil sensible sont des attitudes qui aident à construire un *art de vivre* qui ne cesse de promouvoir les principes du mouvement vertigineux et de la circulation la plus rapide possible de l'information. Par ailleurs, les avancées technologiques de la télécommunication globalisée ont aidé à accorder un rôle apparemment unique à la traduction et à l'interprétation, sensées répondre aux besoins de transfert et de communication avec une fluidité et une rentabilité maximales : traduire et interpréter le plus vite possible et le moins cher possible. Et voilà que la fameuse épée de Damoclès de toutes les commandes de traduction (« c'était pour hier ! ») s'est imposée dans ce qui devrait toujours être la lenteur de la rencontre : traduire et interpréter en milieu social.

Je crois sincèrement que ce pragmatisme utilitariste, implicite dans l'image du pont et l'idée du passage, ne fait que renforcer le statut secondaire que la traduction et l'interprétation ont trop souvent reçues au détriment de leurs capacités créatrices sur lesquelles, par contre, la traductologie contemporaine a insisté à maintes reprises. La traduction ne se réduit pas à un pur passage ni à un simple transfert d'une langue source vers une langue cible. Il faut cesser de concevoir *la langue* comme une entité stable et indivisible. Quand on traduit et

interprète en milieu social, on constate à tout moment la dimension la plus subversive de mise en crise des identités.

IDENTITÉ, APPARTENANCES ET TRANSES CULTURELLES DANS LA TIMS

Opérations transculturelles par excellence, mélangant langues et cultures (comme on le verra plus bas), la traduction et l'interprétation sont sur le plan textuel, les équivalents de l'identité sur le plan ontologique (entre le même et l'autre, ni le même ni l'autre). Confrontée tous les jours à une diversité linguistique et culturelle accrues, la pratique professionnelle de la TIMS est au cœur de toute construction identitaire. Or, pour mieux traduire l'identité de l'autre, il faut savoir bien interpréter les multiples appartenances dont il est porteur. Si l'on veut devenir un professionnel de la TIMS, on est invité à « ne plus mettre en équation identité et appartenance »⁵. Sous un angle traductif, les identités se négocient selon un principe de fluctuation qui considère les différentes appartenances dans leurs relations, leurs échanges et leurs historicités et non au sein d'un système fermé. Traduire et interpréter pour des migrants ne suppose pas seulement la transmission des références culturelles d'une société nouvelle. Il faut aussi que les institutions de cette société qui accueille les migrants puissent comprendre, grâce à la traduction, les multiples appartenances qui composent leurs différentes identités.

Employer des expressions telles qu'*identité linguistique* ou *identité culturelle*, X ou Y, affirmant, implicitement ou explicitement, qu'une personne ne peut vivre que cette seule et unique identité X ou Y, c'est confondre *identité* et *appartenance*. Cette confusion est une « faute de raisonnement logique »⁶ qui rend impossible la traduction et l'interprétation de l'autre et constitue, par conséquent, une très grave erreur politique, sociale et culturelle. Car elle crée de l'exclusion, immobilise la pensée, tend à monter les groupes les uns contre les autres et enferme aussi bien l'individu que le groupe dans une autochtonie dérisoire fondée sur le mythe idéal et romantique du monolinguisme qui perpétue, encore et toujours, l'éternelle équation : *un territoire + une langue nationale = une identité nationale*.

Dans les trames culturelles⁷ vécues par l'interculturel et le multiculturalisme, les constructions identitaires relèvent de l'idéologie d'un individualisme personnel ou collectif (l'identité culturelle, l'identité nationale, etc.) qui récuse la catégorie de l'altérité et oppose au risque, le repli sur le soi propre⁸. Sous les perspectives retranchées de l'interculturel et du multiculturalisme, la catégorie d'identité s'est opposée aux sensations de pluri-appartenance inhérentes au processus de métissage présent lors de toute pratique professionnelle de la TIMS.

En effet, dans l'interculturel, on suggère avec le préfixe *inter* que les identités acceptent de se rapprocher mais que chacun reste ce qu'il est, chez soi. Dans le multiculturalisme, à l'aide du préfixe *multi* on abuse du concept de différence en le travestissant en différentialisme pour aboutir à un essentialisme pouvant se décliner en politique aussi bien à l'extrême-droite qu'à l'extrême-gauche. Les notions d'*interculturalité* et de *multiculturalité* concevant ainsi les identités culturelles comme des tout homogènes, ont procédé à leur territorialisation: tout thème et tout sujet sont circonscrits à un territoire. On traduit l'Autre pour l'enfermer dans son appartenance et l'assigner à résidence.

L'interculturel est une notion qui sert à cerner « les dynamiques de rencontre, d'échange (sinon d'affrontement, quand ce n'est pas du pur rejet) qui s'établissent lorsque deux ou plusieurs communautés sont en contact »⁹. L'interculturalité est toujours tributaire d'un cadre politique qui ressort de la culture du pays hôte où les immigrés doivent atténuer leur distinction afin de se fondre dans le tissu social. C'est le modèle de l'intégration républicaine à la française.

Tous égaux face à la République sans aucune distinction et encore moins culturelle.

Le multiculturel est un concept opératoire propre à décrire et définir une situation sociale réunissant au sein d'une entité urbaine, régionale, nationale ou supranationale, plusieurs groupes communautaires.

Peu importe que ces groupes communautaires soient « égaux en nombre et en importance ou non, hiérarchisés ou non »¹⁰ Le multiculturalisme privilégie une culture dite « commune » qui n'est qu'hégémonique, excluant ceux qui ne respectent pas les normes de la langue ou des mœurs. On admet les différences culturelles mais on les noie dans un monochromatisme généralisé.

Le risque est grand de sombrer dans le nativisme et le fondationalisme, prônant une authenticité primitive, homogène et permanente, une essentialisation d'une différence décontextualisée, anhistorique, figée. Un Noir, une femme, un gay, un jeune? L'article indéfini avoue la difficulté de la définition.¹¹

LA NOTION DE PARATRADUCTION ET L'EXPÉRIENCE DU SEUIL DANS LA TIMS

La notion de paratraduction, créée aux origines de la fondation du Groupe de Recherche Traduction & Paratraduction (T&P) à l'Université de Vigo, dessine une aire paradigmatique propice à

renouveler le questionnement sur la théorie et la pratique de la traduction et de l'interprétation. Une acception immédiate se contentera de proposer la paratraduction comme la traduction des productions paratextuelles, paraverbales et non-verbales. Mais un tel choix présente un faible apport épistémologique car il ne fait qu'agrandir le corpus des textes et des discours offerts au regard traductologique sans susciter une nouvelle théorisation. Le terme de *paratraduction*, tel que nous le théorisons et nous le pratiquons dans la TMS¹², trouve son application méthodologique à trois niveaux décrits par Alexis Nouss lors des séances de travail qui ont suivi au dernier Séminaire T&P qu'il a dirigé à Vigo¹³:

- un niveau empirique où le Groupe T&P étudie les éléments paratextuels, paraverbaux et non-verbaux, provenant des domaines visuels et auditifs liés au texte à traduire ou au discours à interpréter, ainsi que les stratégies de traduction ou d'interprétation spécifiques qu'ils requièrent;
- un niveau sociologique où le Groupe T&P étudie les agents, normes, procédures et institutions attachés au processus traductif et interprétatif dans tout leurs déploiements;
- un niveau discursif où le Groupe T&P étudie les discours sur la traduction et l'interprétation guidant leurs fonctionnements et assurant leur rôle dans la société.

Il n'est certes pas nouveau d'étudier ces phénomènes et la traductologie n'a pas manqué de livrer des études de cas y renvoyant en s'éloignant ainsi des approches strictement linguistiques ou axées sur l'unité textuelle. Ce qu'apporte une pensée de la paratraduction c'est de dégager ce qui unit ces trois niveaux afin de cerner un positionnement méthodologique commun qui se situe autour de la traduction et de l'interprétation professionnelles ou, autrement dit, dans leurs marges, attentif à ce qui en influence ou en détermine les opérations et qui échappe aux grilles de lecture adaptées au seul cadre du texte traduit.

Le regard paratraductologique affirme: il y a de la marge et celle-ci, active aux niveaux pré-mentionnés (paratraductif au sens strict, protraductif et métatraductif, pour adopter un élargissement progressif de la perspective), participe pleinement du processus traductif. Du reste, notre motivation épistémologique est liée à la nature même de l'acte traductif qui trouve sa légitimité d'un statut en marge de l'original, sans que cela n'implique aucune infériorité sauf à être idéologiquement décidée. Il importe d'être consistant par rapport à cette condition fondamentale et, en conséquence, de démarginaliser la marge dans le processus traductif. »¹⁴

Dans les analyses traitant de la traduction et de l'interprétation, la notion de *paratraduction* vient dégager ainsi une nouvelle perspective en invitant à réfléchir, fidèle à l'étymologie et au sens du préfixe *para*, à ce qui se passe *en marge* du processus traductif ou, plus exactement, *au seuil* de la traduction¹⁵. En effet, la notion de *paratraduction* aide à développer une pensée du seuil qui devient essentielle pour comprendre les engagements éthiques et politiques implicites dans l'expérience quotidienne de la pratique professionnelle de la TIMS. Car contrairement à cette image du pont commentée plus haut, la traduction n'est pas que passage. La traduction offre autant l'expérience du seuil, ou, plus exactement, doit d'abord refléter l'expérience du seuil pour pouvoir ensuite illustrer celle du passage. Interpréter pour traduire en milieu social c'est, tout d'abord, une expérience du seuil entre langues/cultures, et, ensuite, une expérience des multiples passages d'une langue/culture à une autre langue/culture. Il ne peut y avoir de passage sans seuil. Le seuil étant par définition ce qui relie et sépare ; le traducteur-interprète en est le modèle vivant.

La pratique professionnelle de la TIMS étant toujours là pour rendre compte de l'altérité en termes d'identité ; elle se trouve renforcée de cette ouverture à la pensée du seuil offerte par la notion de *paratraduction* qui développe l'expérience du seuil. Être un professionnel de la TIMS, c'est savoir se tenir au seuil de plusieurs mondes et de plusieurs cultures pour pouvoir montrer le regard de l'étranger (l'immigrant allophone) à celui qui ne l'est pas (l'intervenant-fournisseur du service public) et faire voir que, quand on est au seuil, le but de la rencontre n'est pas le passage, mais la relation elle-même. Car ce n'est que l'expérience du seuil qui rend possible la disponibilité à l'acceptation des changements dont a besoin tout processus de médiation. C'est l'expérience du seuil qui permet l'ouverture à de nouveaux rapports entre les individus et permet l'existence de points de vue différents. C'est l'expérience du seuil qui donne lieu à la reconnaissance, à la différenciation parce qu'elle respecte le changement et le devenir. C'est l'expérience du seuil qui situe littéralement l'interprète *au milieu* des interactions et lui confère un point d'observation privilégié, presque une loupe, pour améliorer la pratique de la communication en milieu social : santé, éducation et justice.

L'expérience du seuil crée des *espaces entre* où se déroule la tâche quotidienne du professionnel de la TIMS. Dans ces « espaces entre » de la TIMS, le seuil est vécu à la fois comme arrêt et mouvement parce que le traducteur-interprète demeurant *sur les seuils* peut aider ou non à les franchir. Le seuil devient la demeure naturelle du traducteur-interprète sur laquelle il ne saurait s'immobiliser. Le seuil est le mouvement lui-même, cette tendance du traducteur-interprète à faire toujours un pas vers une autre langue, une autre culture.

Le seuil permet de déployer l'affirmation d'une pensée individuelle qui respecte le changement et le devenir et donne lieu à la reconnaissance de la différenciation et des nuances comme nature fondamentale de l'état des choses [...] Toute l'identité de la personne est comprise dans la perception du seuil, car nous changeons tout le temps, tout en gardant une certaine permanence. Cet état en apparence paradoxal sera le modèle de la pensée des seuils.¹⁶

LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE DE LA TIMS VUE COMME EXPÉRIENCE MÉTISSE

Face aux faiblesses de l'interculturel et aux dangers d'un monde seulement multiculturel¹⁷, la pensée du seuil, implicite dans les *espaces entre* que je viens de décrire, aide à penser la relation entre les cultures comme traduction et interprétation. Je ne dis rien de nouveau si je dis que les différences culturelles ont toujours été vouées à se rencontrer les unes et les autres soit pour accueillir la différence, la traduire en l'interprétant correctement, soit pour l'atténuer ou tout simplement l'effacer dans un processus d'intégration, d'uniformisation et d'assimilation accélérées. L'acte de traduire et d'interpréter *ENTRE* les cultures est un enjeu vital qui, se définissant avant tout comme un accueil de la différence, offre une alternative aux notions dépassées d'INTERCULTURALITÉ et de MULTICULTURALITÉ où tout est négociation pour intégrer l'étranger en lui ôtant toute marque d'étrangeté, et l'accepter s'il a perdu toute marque d'altérité¹⁸. Or la traduction est toujours là pour rendre compte de l'altérité en termes d'identité car son rôle est de :

rappeler qu'il est possible de dire le monde d'une autre façon, avec un autre accent, d'autres couleurs. Faire entendre dans sa propre langue, la langue autre, y faire entrer de l'étrangeté qui enrichira les possibilités de l'expression et de l'identité du sujet. [...] La traduction est dialogue entre les langues. Or il en va du dialogue comme de la rencontre et du voyage : sa valeur tient dans la distance parcourue.¹⁹

« La représentation de " l'autre " de façon acceptable »²⁰ ne peut être possible que grâce à l'opération transculturelle de la traduction, où le préfixe *TRANS* suggère l'idée d'une acceptation à se transformer dans une fécondation réciproque qui, déterritorialisant en permanence thèmes et sujets, déplacent les frontières langagières et culturelles pour former des identités métisses composites, c'est-à-dire, doubles, triples ou quadruples. La logique de la traduction est « l'élément tiers » qui rend possible une théorie des « branchements culturels »²¹ dans un devenir métis. La mise en œuvre de la TIMS implique une réalisation pratique de la logique du devenir métis.

C'est une nouvelle manière de concevoir l'identité, de transcender le multiculturalisme, de promouvoir le véritable échange entre les influences, de penser et de reformuler les expériences historiques, de refuser la thèse du « choc des civilisations » de désamorcer la « guerre des langues », d'analyser les relations entre la culture, l'information et la communication à l'heure de la mondialisation, de construire des passerelles entre les littératures du monde, de former et de développer la pensée critique grâce à l'apport de la philosophie, d'explorer la dimension culturelle et non culturelle des religieux.²²

La pratique professionnelle de la TIMS constitue un moyen privilégié d'instaurer entre deux cultures, entre deux individus, un espace et un temps de *dialogue à trois* TRANSCULTUREL. Or sans la pratique quotidienne des traducteurs et des interprètes, aucune culture ne peut dialoguer avec une autre. Étant une pensée du lien, de la relation et de la transformation, la traduction est surtout une pratique professionnelle métisse (c'est-à-dire, à la fois métissée et métissante) et, par conséquent, elle est bien plus une « opération transculturelle » qu'une « procédure interculturelle ou une modalité multiculturelle²³. »

Lorsque je traduis, **je traduis** autant l'autre en moi que je me traduis en l'autre, trouvant par ce contact, cette exposition, cette « épreuve à l'étranger », des ressources langagières, des modes de pensée et d'expression qui y étaient latents et que je réactive. **J'accueille** l'étranger qui se réfugie dans ma langue mais aussi **je me réfugie** dans la sienne.²⁴

Les travaux de François Laplantine et Alexis Nouss²⁵ ont dévoilé et débusqué les innombrables expressions du métissage dans les domaines les plus variés de la culture: la langue, la littérature, l'architecture, la sculpture, la peinture, la géographie, la musique, le cinéma, le théâtre et la philosophie. En affichant le pouvoir conceptuel novateur du métissage pour aborder la citoyenneté, la laïcité, le racisme, la globalisation ou le cosmopolitisme, Alexis Nouss²⁶ est arrivé même à suggérer brillamment qu'un monde métis est un autre monde possible. Or, sans traduction (qu'elle soit interlinguistique, intralinguistique ou intersémiotique) rien de tout cela n'est possible. La traduction peut être considérée, en effet, comme un métissage de cultures à condition de prendre la notion de « métissage » dans le sens que lui ont donné François Laplantine et Alexis Nouss²⁷, c'est-à-dire sans jamais confondre le métissage avec des notions telles que *mélange* ou *hybridité*, très à la mode ces derniers temps mais complètement éloignées du sens du mot *métissage* dans la réflexion anthropologique et traductologique. Ni une condition ni un état, le métissage désigne un processus. Le sujet contemporain sait qu'il

est flux identitaire, construction permanente soumise à la multiplicité de ses diverses identités. Le traducteur et l'interprète, vivant entre deux langues et deux cultures, en sont des modèles. Si comme l'a si bien dit Alexis Nouss « le métissage c'est le même **et** l'autre », ce « **ET** » du métissage trouve sa manifestation langagière dans le quotidien de la TIMS²⁸.

Traduire une langue **dans** une autre, c'est avoir l'idée qu'il n'y a pas une langue supérieure et une langue inférieure, une langue première et une langue seconde. L'horizon dans lequel on se situe quand on traduit nous permet précisément le passage d'une langue **dans** une autre, d'un texte **dans** un autre, d'une culture **dans** une autre, sans viser à aboutir à se stabiliser dans une identité déterminée. Le métissage n'est pas un processus de fusion des identités et des cultures; il se situe au lieu de leur confusion. Le métissage n'a rien à voir avec le respect des origines et des différences: il affirme que les origines sont indifférentes. Le métissage c'est la perte de l'identité. Quand un interprète *traduit* en milieu social, il abandonne ce qu'il est pour devenir ce qu'il ne sait pas que encore ce qu'il va devenir car la traduction métisse toujours les cultures! Et cela vaut pour les 3 personnes qui interviennent dans toutes les prestations de TIMS. Vivant et faisant vivre tous les jours l'expérience des seuils, les traducteurs-interprètes démontrent dans chaque prestation que l'on ne traduit pas pour rechercher son identité mais pour la perdre tout en en retrouvant une autre. C'est l'enrichissement de la rencontre.

LES FAUX SEUILS DE L'IMS DANS LE DOMAINE DE LA SANTÉ

Voyons maintenant comment on peut appauvrir énormément les rencontres dans les pratiques de TIMS qui ne tiennent pas du tout compte de la pensée du seuil car on continue, encore et toujours, à penser que la traduction n'est que *pont* et *passage*, pur transfert d'un matériau linguistique. Les exemples réels que je vais mentionner pour finir cette publication sont tous empruntés au domaine de la Santé. Ce sont des exemples de faux seuils de la TIMS où le traduire n'est pensé que comme simple transfert de données linguistiques, comme pur passage d'un pont inexistant. La compilation que j'ai faite provient d'une observation minutieuse de quelques petits détails paratraductifs à proprement parler qui sont mis en place de manière spontanée soit par des entreprises internationales soit par des institutions publiques offrant les services d'un Interprète en Milieu Social (IMS) au professionnalisme douteux. J'ai pu constater qu'il existait quatre types d'IMS dans le domaine de la Santé qui méritent notre attention car, dans les quatre types, le patient risque dangereusement sa vie. Voici les quatre cas d'études :

- l'interprète *ad hoc* ;
- l'interprète *invisible*;
- l'interprète *écranisé* ;
- l'interprète *en papier*.

L'INTERPRÈTE « AD HOC »

On recourt à l'interprète *ad hoc* lorsqu'il est impossible de trouver un interprète professionnel. La famille, l'ami, le collègue ou tout simplement le *technicien de surface* originaire du pays du patient ou parlant la langue du patient ne sont pas du tout les personnes idéales pour traduire les mots, les gestes, les expressions, les sensations provoqués par les maux d'un patient. Les interprètes *ad hoc* sont ce que j'aime appeler des *interprètes par accident* qui répondent à un besoin d'urgence dans la communication entre médecin et patient allophone, mais qui n'ont pas la formation adéquate pour réaliser le travail professionnel d'un IMS surtout s'il s'agit d'un enfant à qui on lui demande d'interpréter sa mère dans une consultation gynécologique ou toute autre consultation où l'on traite des thèmes de santé.

Diffusée sur internet, une vidéo « pédagogique » réalisée par la clinique Mayo-Rochester²⁹ montre ce qu'il ne faut jamais faire en TIMS dans le domaine de la Santé. Quand un membre masculin de la famille de la patiente devient l'interprète « *ad hoc* » pour que celle-ci puisse dialoguer avec le docteur, on risque de commettre une série d'erreurs qui rendent impossible l'expérience du seuil. En effet, on constate que cet interprète « *ad hoc* » réalise sa prestation tout en restant assis sur le même lit que la patiente, sans retirer sans manteau et sans jamais respecter la disposition triangulaire que tout IMS professionnel aurait mis en place dès la première minute.

L'INTERPRÈTE INVISIBLE

Dans l'interprétation téléphonique en milieu de santé, l'interprète devient invisible car il n'a aucun contact visible avec la situation de médiation. Il peut même y avoir trois espaces différents pour chacun des trois interlocuteurs.

La traduction et l'interprétation ne se réduisent jamais à un simple transfert linguistique, car il s'agit toujours de traduire et d'interpréter les univers culturels de chaque individu. Les lapsus, les regards, les sous-entendus, les métaphores, les allégories, les attitudes, les mouvements du corps, les codes culturels propres à chaque classe sociale constituent des éléments paralinguistiques situés au seuil de toute prestation en TIMS. Le sens transmis par l'expérience du seuil vécu quand on peut voir les différents éléments de la communication

non verbale du corps humain (les regards, les gestes, la mimique, les vêtements, les attitudes corporelles) ne peut être saisi.

Et les éléments paraverbaux (le ton, le rythme, les pauses, les silences) toujours présents lors d'une communication téléphonique sont difficilement saisis par l'interprète si la connexion n'est pas bonne. On peut toutefois admettre qu'il existe certains avantages dans l'interprétation téléphonique mais aussi de très graves inconvénients qui rendent impossible l'expérience du seuil pour une TIMS correcte et professionnelle. En voici quelques-uns :

Avantages :

- disponibilité totale, très pratique dans les cas d'urgence : la connexion est possible 24 heures sur 24, 365 jours par an ;
- coût moindre car on évite le déplacement de l'interprète ; plus large éventail de langues disponibles ;
- flexibilité des horaires et de la localisation de l'interprète ;
- l'invisibilité de l'interprète peut aider le patient à avoir une fausse sensation d'impartialité et de confidentialité.

Inconvénients :

- invisibilité de l'interprète : même si on est le meilleur interprète du monde, le paraverbal que l'on peut saisir au téléphone n'est pas du tout suffisant pour saisir tout le déroulement de la communication non-verbale qui est en train de se dérouler dans un ailleurs que l'on ne peut pas voir.
- mauvaise acoustique, connexion et équipements : même si aujourd'hui le portable est plus utilisé que le fixe, il faut toujours vérifier l'acoustique de la salle ou de la chambre de l'hôpital. Et si l'on utilise un téléphone fixe, il faudra s'assurer que le câble est suffisamment long pour que l'auriculaire soit utilisable par un patient qui, par exemple, se trouve à dix mètres de la prise de téléphone la plus proche.

L'INTERPRÈTE « ÉCRANISÉ »

Nous vivons dans une culture de l'écran, la cyberculture, entourés d'un paysage visuel et sonore avec de nombreux types d'écran : les écrans des télévisions chez soi, dans les cafés, à la cafétéria, dans les chambres des hôpitaux ; les écrans sont présents dans les véhicules, les grands écrans de publicité omniprésents dans les centres commerciaux, les magasins, les gares, le métro, sur la route et même dans la rue ; les écrans des consoles des jeux vidéos (Nintendo, Playstation, PSP, Xbox) ; les écrans des guichets automatiques ; les écrans de nos ordinateurs, nos tablettes ou nos téléphones portables... tout semble devoir passer

par l'écran. Cette panoplie d'écrans, on la trouve dans le monde de la technologie de la TIMS dans le domaine de la Santé. Les entreprises américaines comme *Language Line Solutions*³⁰ ou *Language Access Network*³¹, toujours à la recherche de marchés, proposent aux hôpitaux non seulement la tablette ou l'ordinateur, mais aussi des « écrans à béquilles » comme ceux-ci.

Il est vrai que de prime abord, l'écran peut faire penser à un seuil car il est bien en position *para*, c'est-à-dire, il fait membrane perméable entre *dedans* et *dehors*. Mais l'expérience du seuil de la TIMS est impossible car l'interprète en vidéo à distance ne peut voir, jusqu'à présent, que ce que l'on veut bien lui montrer en plaçant l'écran là où on a bien voulu le placer. « L'interprète liliputien » se fait tout petit comme Alice au pays des merveilles. Et le médecin de se pencher ou de s'approcher pour l'apercevoir.

C'est ce que j'appelle *l'interprétation par le judas de la vidéo à distance*. Le judas, cette « petite ouverture, fermée d'une grille, d'un grillage, d'une trappe amovible pratiquée généralement dans une porte, parfois dans une cloison, plus rarement dans un plafond ou un plancher, et permettant de voir sans être vu ». En effet, la métamorphose liliputienne de l'interprète médical le transforme en un *click playmobil* que l'on déplace, bien accroché à la perche à perfusion.

La sensation d'être en train de parler à C3PO ne peut être évitée. L'IMS est visible à l'écran mais à une taille non humaine : il est impossible pour lui d'avoir une expérience du seuil. L'IMS déshumanisé est sans pouvoir, aussi bien sur l'usager que sur le praticien ou sur la relation de la rencontre que l'on veut atteindre. Il n'a pas la capacité de produire un discours propre ou de transformer celui des interlocuteurs. Quand l'interprète *écranisé* (mot fétiche que j'ai créé pour cette publication pour exprimer l'« aplatissement et l'enfermement de l'interprète dans un écran ») se place au bord du lit, le seuil est tellement inconfortable que le patient tord son cou et le docteur doit s'incliner s'il veut bien voir ce qu'on l'IMS essaye de traduire à l'écran.

Où est donc le fameux *triangle* du *dialogue à trois* indispensable pour toute mise en œuvre de la TIMS ? Comment dire à l'enfant que l'écran qu'il a devant lui n'est pas la télé ni un jeu vidéo ?

L'INTERPRÈTE « EN PAPIER »

Pictogramas para facilitar a comunicación coas mulleres embarazadas inmigrantes, « Pictogrammes pour faciliter la communication avec les femmes enceintes immigrantes » est le titre d'une publication

multilingue éditée sous format PDF par la Direction d'Assistance Sanitaire du Service Galicien de Santé du Gouvernement autonome de la Galice (la Xunta de Galicia). Le but de cette publication verbo-iconique est de faciliter la communication « sans recours à un interprète » entre le médecin (généraliste, gynécologue médical ou gynécologue-obstétricien) ou la sage-femme, d'une part, et les femmes enceintes immigrantes allophones, d'autre part, tout au long d'un suivi de grossesse sans situations à risque.

Il s'agit d'un projet de traduction en sept langues d'un matériel de départ essentiellement intersémiotique (verbo-iconique) rédigé en espagnol. Le projet des pictogrammes galiciens a été réalisé en théorie par 9 traducteurs et 4 collaborateurs et a été financé par le ministère de la Santé et Politique Sociale du Gouvernement Espagnol dans le cadre du Plan de qualité du Système National de Santé. Le lecteur trouvera ailleurs, et en espagnol, une longue critique de l'image³² et du texte³³ de la traduction française.

Ces pictogrammes galiciens sont identiques aux pictogrammes *originaux* andalous que le maïeuticien Luciano Rodríguez Díaz et la sage-femme Juaní Vázquez Lara de Algeciras (Cadix) ont créés au CHU de Ceuta. Algeciras et Ceuta sont deux villes d'Espagne très proche du Maroc. Si l'on visite le site web³⁴ des deux auteurs des pictogrammes andalous, on apprend que tous deux font partie du groupe de travail sur les urgences en infirmerie obstétrico-gynécologique de la Société Espagnole d'Infirmerie d'Urgence et Émergence (SEEUE) ; on peut y lire les notes de presse qui commentent comment l'idée andalouse fut exportée en Galice ainsi que les prix reçus pour leur initiative. Je me réjouis moi aussi de la volonté de remplir des lacunes communicatives, mais je ne peux pas être satisfait du résultat final ni en Andalousie ni en Galice. Penser que l'on peut remplacer la présence (physique ou virtuelle) d'un interprète en milieu social par du papier à l'aide d'images qui ne sont pas du tout des *pictogrammes* mais plutôt des dessins naïfs fortement marqués d'un point de vue culturel relève d'un degré extrême d'ignorance de l'activité professionnelle du traducteur et de l'interprète en milieu social. Chacune de ces 9 feuilles à grilles remplies d'images mal dessinées et de mots mal écrits pour chaque culture et pour chaque langue, est un faux outil pour la communication entre médecin ou sage-femme, d'une part, et patiente allophone, de l'autre.

Comment s'y prendre ? S'est-on posé la question du lettrisme des femmes enceintes immigrées ? Savent-elles toutes lire ce qui est écrit dans leurs langues respectives ? Et si ce n'est pas le cas, qui lit quoi, à qui et comment ? Comment montre-t-on l'image à la patiente ? En parcourant le texte du doigt en même temps que l'on montre l'image ? Ces feuilles sont-elles plastifiées individuellement pour un usage continu ou sont-elles simplement assemblées dans un bloc à fichiers

PDF? Le principe du document repose sur la *soit-disant* universalité de l'image. Or, la perception d'une image n'est jamais un acte universel. Lorsqu'on traduit des textes avec images, on constate que l'image n'est pas universelle, qu'elle peut avoir un sens différent, voire étranger, d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Traduire l'image, c'est faire de la paratraduction. La notion de *paratraduction* permet d'étudier, avec un nouveau regard transdisciplinaire, la traduction des régions frontalières du textuel et du visuel. Le texte est travaillé comme un matériau visuel dont les unités de traduction verbales se marient à l'image sur la surface d'un seuil, d'une marge de la page ou sur celle d'une zone de l'écran. Un traducteur doit penser l'image comme un élément paratextuel essentiel de l'institution du symbolique en tant que principe de stratégie textuelle à lire, interpréter et traduire dans une langue et une culture déterminées.

Hélas, ici il n'y a eu aucune paratraduction de l'image qu'il faut absolument considérer comme le péritexte iconique du document à traduire. La couverture du document PDF de la *Xunta de Galicia* reproduit les mêmes images dans les neuf langues.

L'image dit tout : on y distingue de manière très précise les catégories de femmes pouvant être enceintes (il n'en existe que quatre!) et, bien entendu, on définit très précisément à quoi ressembleront leurs progénitures. L'enfant d'une femme *jaune* sera forcément *jaune* ; l'enfant d'une femme *noire* sera *noir* ; l'enfant d'une femme *blanche* sera *blanc*, etc. Ainsi se définissent tristement le cycle de la vie et la conception de la diversité culturelle de la population migrante d'un pays quand on ne tient pas compte du métissage. N'aurait-il pas été plus judicieux de s'en tenir à la stricte définition de ce qu'est un pictogramme et donc de représenter une femme dans une forme *standardisée*, de manière à ce que toutes les femmes enceintes puissent s'y identifier et ainsi ne pas entrer dans la polémique? En effet, aucune image employée dans ce document n'est véritablement un *pictogramme* car aucune ne suit les normes de standardisation ISO. Au contraire, chaque image relève d'une symbolique culturelle essentiellement occidentale. À commencer par la représentation du centre hospitalier : la croix rouge aurait pu être remplacée par le croissant de lune dans la version arabe. Mais ce qui est encore plus grave, c'est le choc culturel que provoque dans la version arabe le moment le plus délicat dans une consultation gynécologique : l'exploration du vagin et du col. Ce moment comprend toujours deux étapes : le toucher vaginal à la recherche d'une douleur, d'un polype, d'une lésion cervicale ; la pose du spéculum appréciant le col et le vagin, recherchant une leucorrhée, des saignements, des lésions et permettant le frottis cervico-vaginal. La représentation mise en place dans les pictogrammes n'est pas du tout une image universelle. Au

contraire, pour certaines cultures, cette simple image, voir un homme assis dans cette position devant une femme couchée peut provoquer un très grave malentendu. Il faut rappeler tout d'abord que le toucher vaginal peut être réalisée par la sage-femme quand la grossesse n'est pas à risques; par ailleurs, le toucher peut se faire debout et pas seulement assis.

Aussi bien pour la *Xunta de Galicia* que pour la *Junta de Andalucía*, l'interprète devient ainsi invisible et se trouve remplacé par des *interprètes en papier*. Ainsi ce faux outil constitue un facteur de risque, de malentendus et d'illusion de communication pour la personne migrante, pour le professionnel de la TIMS et pour l'institution. Un véritable désastre qui rend impossible l'expérience du seuil de la TIMS car l'IMS a complètement disparu et a été volontairement remplacé par un simple bout de papier.

CONCLUSION

L'enjeu de la Traduction et l'Interprétation en Milieu Social (TIMS) se trouve au seuil de toute prestation professionnelle où la présence réelle du professionnel de la TIMS est indéniable. En effet, ce n'est qu'après avoir eu l'expérience du seuil que l'Interprète en Milieu Social (IMS), peut mettre en place le passage d'une culture à une autre et le transfert d'une langue à une autre. Dire que la pratique professionnelle de la TIMS est un seuil, c'est signifier que traduire et interpréter attirent sur leurs gestes quotidiens toute l'ambiguïté de la marge que celle-ci introduit entre l'intervenant-fournisseur de service public et l'immigrant allophone, entre la langue et la culture de l'administration et celles de l'étranger, sans jamais privilégier aucune des deux. Être au milieu engage l'expérience du seuil et oblige toujours à créer des liens pour mieux « com-prendre » (*cum prendere* « prendre avec »... « prendre et rapprocher ») et faciliter la rencontre de deux mondes: celui du migrant allophone, d'un côté et celui de l'intervenant-fournisseur du service public du pays d'accueil, de l'autre. La notion de paratraduction crée une pensée *paratraductologique*, pensée liminale par excellence, qui invite à considérer ce qui déborde des deux côtés de la marge dans cette expérience du seuil et à en mesurer les exigences axiologiques pour une pratique professionnelle de la TIMS.

D'abord expérience du seuil, la TIMS est toujours humaine et sociale. Or, certaines institutions travaillent tous les jours pour annuler la présence physique de l'être humain interprète, parce que, semble-t-il, elle devient trop chère. Mais la pratique professionnelle de la TIMS ne peut jamais être une action purement technique parce qu'elle ne peut être totalement neutre comme l'est une machine, comme voudraient certaines entreprises technologiques de l'ère numérique. Ces entreprises, comme par ailleurs la plupart des institutions publiques,

sont essentiellement ancrées dans l'image du pont et dans l'idée du passage quand il s'agit de concevoir la traduction et l'interprétation dans la mise en marche des produits qu'elles vendent. Par conséquent, on ne saurait se passer de la présence physique et humaine de l'interprète, surtout en médiation médicale. Ainsi donc, face à *un bout de papier imagé*, à une *machine à traduire*, à un *écran parlant* ou, dans un avenir tout proche, à un *hologramme parlant*, la présence humaine, réelle et professionnelle de l'IMS est la seule qui, au seuil de toute médiation, garantit, par exemple, la possibilité de dévoiler le regard qui se cache derrière ce voile islamique que le déclin symbolique de l'Europe ne veut toujours pas lire ni interpréter pour en traduire le symbole¹²⁸. Il faut cesser d'accepter ces faux outils que les institutions et les entreprises mettent en place pour remplacer l'être humain qui traduit et interprète l'Autre dans des situations que l'on veut appeler sociales et qui sont toujours de très forts moments de vie privée où une personne allophone entre en contact avec l'administration le plus souvent dans des situations de détresse.

La non-présence de l'interprète en aval ou du traducteur en amont implique inéluctablement l'indifférence, l'indifférenciation ou le choc des cultures. Or, le vouloir vivre ensemble se joue toujours dans la différence. Dans le quotidien de la prestation des services publics aux citoyens allophones, les interactions sociales, économiques, politiques et culturelles deviennent impossibles sans la traduction et l'interprétation de l'Autre dûment réalisées par des traducteurs et des interprètes professionnels. Par conséquent, la présence réelle de l'interprète dans la médiation sociale s'impose dès le premier abord. L'IMS est une personne qui assume sa présence tout en étant consciente de son rôle dans la médiation sociale mise en place dans les différents services publics. Justice, santé et éducation sont les trois secteurs publics dans lesquels la pratique professionnelle de la TIMS se développe pour assurer et faire valoir ce que de droit, dans une société démocratique et civilisée. Des trois secteurs publics mentionnés, la santé est celui qui demande le plus de services d'interprétation, bien plus que le secteur judiciaire. La pratique professionnelle de la traduction et de l'interprétation en milieu médical est aussi celle qui présente le plus grand nombre de difficultés car de l'impact de la présence réelle de l'interprète, *éprouvant* l'expérience du seuil, dépend la qualité des soins dispensés aux populations migrantes allophones.

NOTES

1. Yvan LEANZA, « L'interprète médiateur communautaire: entre ambiguïté et polyvalence », in *L'autre. Cliniques, cultures et sociétés*, vol. 7, n.° 1, pp. 109-124, 2006, p. 109.

2. Marta SPRANZI-ZUBER, « Éthique de l'interprète » in Christian Byk, *La bioéthique : un langage pour mieux se comprendre*, ESKA, Paris, 2000, pp. 141-158.

3. Voir Jean-François SIX, *Le temps des médiateurs*, Seuil, Paris, 1990 et Jean-François SIX, *Dynamique de la médiation*, Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

4. Marco A. FIOLO, « Le "gain et le dommage" de l'interprétation en milieu social », TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 17, n° 2 : 115-130, 2004, p. 122-123.

5. Alexis NOUSS, *Plaidoyer pour un monde métis*, Textuel, Paris, 2005, p. 23.

6. Voir Michel SERRES, « Qu'est-ce que l'identité? », *Le Monde de l'Éducation, de la Culture et de la Formation*, n° 214, 1997, p. 6, et Michel SERRES, *L'incandescent*, Le Pommier, Paris, 2002, pp. 113-118.

7. L'expression « transes culturelles » appartient à Alexis Nouss qui l'utilise pour intituler le premier chapitre de son ouvrage *Plaidoyer pour un monde métis* (pp. 19-44). Un livre devenu une source inépuisable de réflexions philosophiques et éthiques pour un engagement politique actif de tout traducteur-interprète pratiquant la TIMS.

8. François LAPLANTINE, *Je, nous et les autres*, Le Pommier, Paris, 1999.

9. Alexis NOUSS, *op. cit.*, p. 24

10. *Ibid.*, p. 23.

11. *Ibid.*, p. 22.

12. José Yuste FRÍAS, « Desconstrucción, traducción y paratraducción en la era digital », dans Yuste Frías, J. et A. Álvarez LUGRÍS [eds.] *Estudios sobre traducción: teoría, didáctica, profesión*, Vigo: Servizo de Publicacións da Universidade de Vigo, col. T&P, n.° 1, 2005, pp. 59-82. Publication disponible en ligne : <http://bit.ly/rZ42Be>

José Yuste FRÍAS (2010a) « Au seuil de la traduction : la paratraduction », in Naaijkens, T. [ed.] *Event or Incident. Événement ou Incident. On the Role of Translation in the Dynamics of Cultural Exchange. Du rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien: Peter Lang, col. Genèses de Textes-Textgenesis (Françoise Lartillot [dir.]), vol. 3, pp. 287-316. Publication disponible en ligne : <http://bit.ly/lKZO02>

José Yuste FRÍAS (2010b) « Intérpretes de papel para mujeres embarazadas », Blog de Yuste. On y sème à tout vent, Vigo: Blogs de Investigación T&P, [en ligne], billet mis en ligne le 24 février 2010, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://bit.ly/12VTlcJ>

José Yuste FRÍAS (2011a) « Leer e interpretar la imagen para traducir », *Trabalhos em Lingüística Aplicada*, vol. 50, n.° 2, (2011), pp. 257-280. Article disponible en ligne : <http://bit.ly/1cN5ZM0>

José Yuste FRÍAS (2011b) « Mujer embarazada inmigrante busca intérprete que no sea de papel » dans Yuste Frías, J. [dir.] *Quinzième capsule T&P*, Vigo: UVigo-TV_T&P, [en ligne], mis en ligne le 12 avril 2011, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://bit.ly/mR0hRV>

José Yuste FRÍAS (2013) « Identité et traduction », Sur les seuils du traduire. Carnet de recherche Hypothèses, Marseille, Paris et Lisbonne : CNRS, EHESS, Université d'Aix-Marseille, Université d'Avignon, [en ligne], billet mis en ligne le 24 mai 2013, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://seuils.hypotheses.org/785>

13. Alexis NOUSS (2011a) « Europe : pour un multilinguisme bien tempéré », Séminaire T&P,Vigo, UVigo-TV_T&P, [en ligne], mis en ligne le 7 juin 2011, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://bit.ly/19Bi4E1>

Alexis NOUSS (2011b) « Multilinguisme et traduction en Europe » dans Yuste Frías, J. [dir.] Vingt-deuxième capsule T&P,Vigo : UVigo-TV_T&P, [en ligne], mis en ligne le 7 juin 2011, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://bit.ly/16SiCSI>

14. NOUSS, 2011a [inédit]

15. Voir YUSTE FRÍAS, 2010a, *op. cit.*

16. Tatjana BARAZON (2010) « La " Soglitude ", aperçu d'une méthode de la pensée des seuils », Conserveries mémorielles [En ligne], n.° 7, mis en ligne le 10 avril 2010, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://cm.revues.org/430>

17. « Un regard philosophique notera d'emblée une divergence conceptuelle entre les préfixes *trans* et *multi* qui invite à la prudence quant à leur juxtaposition. *Trans* suggère un passage, un mouvement, la possibilité de rencontres et d'enrichissements mutuels tandis que *multi* ne sert qu'à signaler une réalité, en l'occurrence une situation de diversité, celle que l'Europe de Bruxelles s'applique à toujours revendiquer pour elle-même. », Nous, *op. cit.*, 2011.

18. François LAPLANTINE & Alexis NOUSS, *Le métissage. Un exposé pour comprendre. Un essai pour réfléchir*, Flammarion, Paris, coll. Dominos, n.° 145, 1997, p. 39.

19. *Ibid.*, p. 41.

20. Issa ASGARALLY, *L'interculturel ou la guerre*, Presses du MSM, Port-Louis (Maurice), 2005, p. 10.

21. Jean-Loup AMSELLE, *Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, Paris, 2001.

22. Issa ASGARALLY, *op. cit.*, p. 9.

23. *Ibid.*, p. 43.

24. Laplantine et Nous, 2001, *op. cit.* Nous soulignons.

25. Alexis NOUSS, 1997 et 2001, *op. cit.*

26. Alexis NOUSS, 2005, *op. cit.*

27. Voir François LAPLANTINE & Alexis NOUSS, *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Fayard/Pauvert, Paris, 2001 et *Le métissage*, 1997, *op. cit.*

28. Alexis NOUSS, « Métissage et traduction » in YUSTE FRÍAS, J. (dir.), Quatrième capsule T&P,Vigo, UVigo-TV_T&P, [en ligne], mis en ligne le 27 novembre 2009, consulté le 22 juillet 2013. URL : <http://bit.ly/1bLr1Ny>

29. Les renseignements que l'on trouve dans le résumé de la vidéo téléchargée sur Youtube <http://bit.ly/12Z2ixr> se limitent à dire ceci : « *This video, made by internal medicine residents at Mayo Clinic-Rochester, is meant to be*

a demonstration of all of the common mistakes that can be made by medical personnel when dealing with a non-english speaking patient. What problems do you see in this encounter? »

30. <http://www.language-line.com/solutions/interpretation/video-interpretation/>

31. <http://lan.us/lan-videos>

32. YUSTE FRÍAS, 2011a, *op. cit.*

33. YUSTE FRÍAS, 2010b et 2011b, *op. cit.*

34. <http://comatronas.es/pictogramas/>

35. Voir YUSTE FRÍAS, 2013, *op. cit.*